

1983

## 16

## DU SUJET INSTITUANT ... SON MONDE

Paru in : *Vel*, Spirali/Vel edizioni (traduction de Giuliana Sangali), 1983, n°17, p.125-145; sous le titre : *Del soggetto che istituisce...il suo mondo* ; repris en 1984, sous le titre: *Du sujet instituant son monde*, in *Spirales*, n°32/33, p.36-41.

Je parle de moi mais il s'agit de la chose. Ils parlent de la chose mais il s'agit d'eux.

**Karl Kraus**, *Beim Wort genommen*, 1955, p. 294.

Les rapports du sujet au monde conçus traditionnellement par la psychologie comme rapports de maîtrise méritent d'être réinterrogés à la lumière du discours analytique, pour autant qu'il existe et qu'il vient interpréter le discours du Maître tel qu'il domine dans le livre de la Genèse : ( Gen. 1 : 27, 28 ; )

« Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre ".

Ce discours fondateur reste valable pour nombre de gens et pas seulement pour les "fondamentalistes" qui refusent de s'écarter de la lettre et rejettent toute interprétation (et notamment darwinienne) de la Création. Toutefois un certain nombre de pas ont été accomplis dans le sens d'une analyse plus serrée de ces rapports du sujet au monde en tant que médiatisés : soit par des représentations, soit par le langage qui fournit précisément les règles selon lesquelles sont découpés les éléments constituants de la représentation, et les règles syntaxiques selon lesquelles s'effectue l'articulation, l'agencement entre elles de ces représentations. Le rapport cartésien du sujet à l'étendue passe de nos jours par la prise en compte de la logique non linéaire et donc topologique qui gouverne ce rapport. Que le sujet fasse bord dans le champ du langage c'est ce que Wittgenstein suggérait en disant (*Tractatus...*, 5.62): "Que le monde soit mon propre monde, voilà qui se montre dans le fait que les limites du langage (du seul langage que je comprenne) signifient les limites de mon propre monde". Et (*Tractatus...*, 5.632): "Le sujet n'appartient pas au monde, mais il constitue une limite du monde ".

C'est dans ce contexte (que nous n'avons fait qu'esquisser) que viendront s'insérer les propres spéculations de Freud concernant un sujet de l'inconscient spatialisé et dont il a tenté de nous donner divers modèles en relation avec sa seconde topique, celle du moi, du ça et du surmoi. (*Das Ich ist vor allem ein Körperliches, es ist nicht nur ein Oberflächen-Wesen sondern selbst die Projection eines Oberfläche*, G.W, 13, p.253), pour autant que cette topologisation mérite d'être considérée sous l'éclairage que lui apporte Lacan, à savoir celui d'une détermination des positions subjectives. "Ça parle", certes, mais il importe de savoir d'où ça parle et cette identification du sujet au *shifter* du "Je" qui le supporte comporte en retour la question de ce que l'Autre veut, dans la mesure où il veut bien être le lieu où revient le message après y avoir emprunté ses éléments. Cette torsion essentielle du sujet dans son parcours qui le positionne au gré de la répétition de sa demande constitue une ligne de fragilisation, une découpe à quoi reste suspendu son monde.

Pour illustrer cette identification du sujet à un trait, à un dire, à une coupure, Lacan monte en épingle ce transfert du sujet au monde par une figuration relativement simple qui est celle de la bande de Möbius. Bande de Möbius dont on sait qu'elle ne tient, et par conséquent, ne se construit que sur ce bord unique qui la constitue et qu'un simple trait de ciseaux suffit à l'objectiver en la faisant déchoir de son statut de surface unilatère. Ce trait de ciseaux la fait s'évanouir pour laisser la place à une bande tout à fait propice à illustrer ce qu'il en est du monde lorsque le sujet l'a déserté. On voit donc que le sujet est la sorte de fermeture-éclair qui soude les deux bords du monde pour le constituer, en même temps qu'il s'institue comme représenté par un de ces bords auprès non pas de l'autre, mais auprès de leur suture.

### **1°. Pourquoi la topologie ?**

Cette topologisation élémentaire est ce qui doit nous mettre sur la voie de ce qui est exigible d'une institution qui se voudrait informée du discours analytique, à savoir qu'elle ne sera apte à s'ouvrir comme champ propice à la production d'un certain nombre d'effets de vérité qu'à condition qu'un sujet veuille bien l'instituer. L'instituer au sens où sans lui elle redevient cette bande bilatère où erreur et vérité se distribuent selon une logique binaire alors que l'inaptitude de cette logique binaire à s'accommoder d'un sujet de l'inconscient a été unanimement reconnue.

La question du sujet, du sujet de l'inconscient soulève une série d'apories, de difficultés logiques qu'une logique binaire produit au titre de restes, de scories inassimilables, alors que la topologie permet de leur donner un statut différent. Bien sûr ces développements topologiques devaient, en principe, aider les psychanalystes dans leur travail, et leur fournir des repères pour leurs interventions dans la cure. Or, il semble bien que loin d'être entrées dans les mœurs analytiques, du vivant de Lacan, ces considérations topologiques, du fait de leur complexité, ont semblé constituer un instrument fort mal commode à l'usage, outil vite rejeté par un nombre croissant d'analystes parmi lesquels s'est installé le sentiment d'avoir été fourvoyés sinon abusés par l'enseignement de Lacan.

Au temps où nous rédigeons ce papier il semble que la nécessité d'un retour à ces considérations topologiques se soit imposée à un certain nombre d'auteurs qui ont le souci soit de familiariser leurs lecteurs avec cette étoffe topologique, soit d'en préciser l'emploi dans la cure, mais le risque reste grand d'un nouvel échec si les causes des échecs précédents ne sont pas au préalable analysés, au titre, par exemple, de cette « dissolution » que Lacan a contribué à promouvoir comme temps logique essentiel dans sa logique du signifiant.

Il est important dans ces conditions d'affirmer (comme le fait Marc Darmon dans ces "Métamorphoses de l'objet", *Le Discours Psychanalytique* n° 4, p 33) que "La topologie est chargée de rendre compte de la structure même de la Psychanalyse" et qu' "il ne s'agit pas d'un modèle". Mais il convient de montrer clairement que l'inclusion par Lacan de la topologie dans la trame du discours n'est point arbitraire, et que sa pertinence ne sert pas la cause du refoulement, au sens où un "peu" de topologie en révélerait mieux l'instance alors que "trop" contribuerait à noyer le poisson, ce qui peut paraître d'une constatation triviale. L'effet de malaise, voir de nausée, provoqué parmi les analystes par la prolifération des figures topologiques, doit nous inciter à mieux cerner celles qui s'avèrent fondamentales, ou du moins celles sur lesquelles l'avis convergent de divers auteurs permet de centrer notre intérêt.

C'est à l'inventaire, sans plus, d'un certain nombre de ces points de convergence que nous nous proposons de procéder dans ce qui suit, à partir de ce qui nous est soumis par trois auteurs, qui entretiennent un rapport vis-à-vis de la cure analytique que nous qualifierons de latéral, mais dont les recherches recourent très clairement notre champ. Nous nous adressons dans l'ordre au travail de Jean Petitot, publié dans *les Études littéraires de Laval* (vol 10, n°3, dec.1977) sous le titre (TCS) " Topologie du carré sémiotique", qu'est venu compléter un autre article paru dans les *Lettres de l'École Freudienne de Paris* (vol.21, p.107-129) sous le titre "Quantification et opérateur de Hilbert" (QOH). Le second ouvrage est celui d'Alain Badiou : *Théorie du sujet* (T.S.), tandis que le troisième est de Pierre Soury et traite des *Chaînes, nœuds, surfaces*. L'abord de ces textes, a priori décourageant pour certains, nous a paru fertile en raison du développement des idées de Lacan qu'ils peuvent constituer chacun pour sa part, de l'aveu même de leurs auteurs, et des convergences (tout autant que des divergences) qu'il est loisible d'y pointer.

## 2°. L'erreur de compte du sujet

En gros, depuis Ptolémée, la sphère n'a cessé de servir de modèle topologique adéquat à la représentation du monde et ce sont les nécessités auxquelles s'est heurtée la cosmologie moderne qui ont ouvert la voie à d'autres modèles, tous réductibles à une sphère de Riemann, munie ou non d'un certain nombre d'anses. Dans la série des modèles ainsi engendrés et relativement aisés à répertorier (que ce soit au titre d'une théorie des jeux, des nœuds ou des polyèdres, dans une série de publications accessibles dont la liste mériterait d'être dressée) nous retiendrons le *plan projectif*, dit mitre ou encore bonnet croisé, dont le maniement présente une somme de difficultés qui sont analogues à celles de la psychanalyse de nos jours.

Introduite par Lacan dans son séminaire sur *l'Identification*, qui date de 1961, (et dont le texte inédit sera cité ici conformément à la version diffusée par la FNAC au 2ème trimestre 1981, noté Id.) la figure topologique du *cross-cap*, ou mitre, a fait l'objet de reprises de la part des auteurs dont nous avons choisi de comparer les points de vue, sans que jamais ce texte de *l'Identification* ait été pris en considération par les dits auteurs, ce qui nous est l'occasion d'une première surprise.

Dans ce séminaire sur *l'Identification* Lacan ouvre ce qu'il appelle "l'aire (ou l'erre) des pressentiments" (p.261) par la figure du tore destinée à figurer la *privation*, en tant que connotant d'un -1 le tour en moins dont se trouve marquée l'erreur du sujet aux prises avec le fait de la répétition de la demande, demande dont la boucle décrit la surface du tore. A ce pas essentiel de la privation réelle succède celui non moins essentiel de la *frustration* imaginaire (Id. p.286) en tant que supportée par une autre sorte de lac, de boucle non-réductible à un point, et donc nullement évanouissante (Id. 287). Il s'agit d'illustrer la thématique de l'objet pour autant qu'elle comporte la "perte de la chose dans l'objet" (Id. 289) avec ce *pas* de plus qui est:

"la perte de quelque chose d'essentiel dans l'image, dans cette métonymie qui s'appelle le moi. A ce point de naissance du désir, à ce point de pâleur où Augustin s'arrête devant le nourrisson, comme fait Freud devant son petit-fils 18 siècles plus tard /.../ il s'agit d'une image fondatrice du désir. Là est la révélation imaginaire et c'est le sens de la fonction de la frustration".

Rien d'étonnant si Lacan y revient dans son séminaire "RSI". Il se demande pourquoi cette structure fondamentale, constituée par « l'embrassement symbolique de deux tores » (Id. p.298, tome II) et qui connote la structure du sujet, "a-t-elle été si longtemps et de toujours si profondément méconnue par la pensée philosophique".

Il lui reste cependant à accomplir ce chemin qui "doit nous mener de la frustration à ce rapport à définir qui constitue le sujet dans le désir" et qui doit lui permettre d'asseoir la castration (Id. p. 304). Il nous rappelle que le "désir se constitue d'abord dans sa nature comme ce qui est caché à l'Autre par structure: c'est l'impossible à l'Autre justement qui devient le désir du sujet " (Id. 313) :

"ce rien en tant que caché à l'Autre prend consistance, il devient l'enveloppe de tout objet devant quoi la question même du sujet s'arrête pour autant que le sujet alors ne devient plus qu'imaginaire. La demande est libérée de la demande de l'Autre dans la mesure où le sujet exclut ce non-savoir de l'Autre" (p.313).

C'est donc la supposition d'un savoir à cet Autre, l'institution de cet Autre comme sujet supposé savoir qui permet au sujet d' « assumer » sa demande et de reconnaître que toute demande est d'abord et avant tout demande de l'Autre.

Ici Lacan nous propose deux formes d'exclusion de ce rien, deux façons qu'a le sujet d'effacer cette réduction de l'Autre à cette enveloppe du rien. Il y a d'abord la façon de l'Homme aux Rats qui :

"se traîne en savates vers le couloir pour ouvrir la porte au fantôme de son père mort pour lui montrer quoi ? Qu'il est en train de bander. Est-ce que ce n'est pas là la révélation d'une conduite fondamentale? Le névrosé veut que, faute de pouvoir, puisqu'il apparaît que l'Autre ne peut rien, à tout le moins que l'Autre sache " ( Id. p. 314 ).

"L'hystérique a un autre mode qui est le même bien sûr, puisque à la racine de celui-ci, quoique moins facile, moins immédiat à comprendre. L'hystérique aussi peut se poser comme réel en tant qu'impossible. Alors son truc : c'est que cet impossible subsistera si l'Autre l'admet comme signe ".

L'admettre ici revient à y croire et c'est de cette croyance que l'hystérique cherche à marquer l'Autre. Mais cette marque de l'Autre, cette castration de l'Autre, reste paradoxale (Id. p.340). Ce paradoxe de l'aphanisis, soulevé par Jones, Lacan l'illustre d'un vel: ou l'objet ou le désir. C'est pour résoudre cette aporie qu'il a recours au cross-cap, ou mitre, objet topologique destiné à rendre compte du fait que "chez l'homosexuel le désir peut être si bien caché qu'il peut paraître absent (Id. 342)".

### 3°. De la différence symétrique au huit inversé

Si Lacan vient à pressentir en 1962 la figure du cross-cap, pour rendre compte d'une difficulté de la psychanalyse, et non des moindres, souvenons-nous que cette structuration subjective par l'homosexualité se retrouve à chaque tournant de la cure. Il nous faut la prendre au sérieux et ce d'autant plus qu'on nous dit par ailleurs (P. Soury, C.N.S. p. 34) :

" La bande de Moebius est une sphère avec un plan projectif et un trou. La bouteille de Klein est une sphère avec un plan projectif et un tore, ou une sphère avec deux plans projectifs ".

Donc, le plan projectif est un élément qui entre dans la formation d'autres surfaces topologiques, et, partant, il joue un rôle actif dans la transformation et le passage d'une de ces surfaces vers une autre. Cet ensemble de remarques préliminaires est destiné à attirer notre attention sur les propriétés remarquables de cette surface, propriétés sur lesquelles Lacan insiste dès son séminaire sur l'Identification. Ce n'est qu'en 1966, dans les *Écrits*, qu'il ajoutera cette note à la page 553, qui indique que le schéma R, qu'il avait utilisé naguère dans son séminaire sur les psychoses, ne fait qu'étaler un plan projectif. Ce dont il faut partir pour la compréhension de la suite c'est que ce qui fonctionne comme boussole, comme aiguille aimantée, dans le repérage du "bon manque" c'est le rapport de l'angoisse au désir de l'Autre (Id. p.352).

Ce manque n'est autre que le manque d'accord sur le plan du désir entre le sujet et l'Autre et que "faire jouer les marionnettes du phantasme" est la seule façon de donner un sens à la réalisation du désir (Id. p.352). Lacan suggère même que le champ phallique peut être défini comme " l'intersection de deux frustrations " (Id. p.361). Rappelant la quête de la complaisance du père mort, qu'est celle de l'Homme aux Rats contemplant son sexe érigé dans le miroir, Lacan note que chaque fois que le névrosé est empêché de répéter à satiété cet arrangement avec le désir de l'Autre: surgit l'angoisse (Id.363). Ce rapport du sujet au phallus, à ce qui est désiré, instaure une asymétrie essentielle en ce sens que le sujet demande le phallus et que le phallus désire (Id. p.364.). C'est à ce point précis de son enseignement que Lacan introduit la figure du huit inversé (Id. 366) et celle des cercles eulériens censés figurer cet absence de commune mesure entre le sujet et l'Autre quant au désir, avec la différence symétrique : A U B.

Huit renversé (ou intérieur)  
posé sur un tore

Huit

Huit intérieur

C'est cette différence symétrique qui fondera la question de la privation (Id. 380) et Lacan note qu'à la représentation des deux cercles embrassant l'âme du tore il sera possible de substituer le huit inversé (Id. 381). Il justifie ce passage d'une figure à l'autre par le fait que le tore est impropre "à symboliser d'une façon valable /.../ sa dissymétrie" (Id. 388). Ce qu'il s'agit d'utiliser c'est la fonction réciproque de ces cercles qui ont en commun le fait d'englober l'âme du tore sur lequel ils sont pris.

"Un tore est en quelque sorte toujours transformable en tous ses points en un tore opposé". (Id. 388). Mais bientôt Lacan annonce que le tore, en tant qu'élément irréductible à une forme normale, ne suffit pas à son propos et qu'il devra introduire le cross-cap. (Id. p. 390). A la séance du 9 mai 1962 Lacan reprend la problématique du fantasme qu'il situe sur son graphe du désir et c'est à propos de l'objet 'a' qu'il dit ceci :

"cet objet structure ce qui pour nous est fondamental du rapport du sujet au monde en ceci que nous oublions — toujours pris dans le mouvement répétitif de la demande, dans l'automatisme de répétition — qu'il devient objet de désir " ( Id. p. 430).

Souvenons-nous que ce rapport du sujet au monde Lacan l'avait déjà évoqué dans la séance du 21 mars 1962, en tant que rapport en quelque sorte refoulé sous les espèces d'un terrier, d'un sous-terrain, qui offre au sujet son habitat (Id. 307-308). Rendant à ce sous-marin son sens figuré il parle de "la duplicité radicale de la position du sujet " en tant qu'elle se fait sentir au niveau propre du signifiant.

De même que le sein réel peut devenir le signifiant de la demande orale et signifier le désir, de même le phallus, tuyau muni de ce prépuce dont la mise à plat topologique montrerait que "c'est vraiment drôlement fait " (Id. p. 431), le phallus: "a à être demandé là où il n'était pas /.../ à savoir chez la mère".

Cette place transférentielle à souhait est précisément celle où doit se tenir l'analyste, mais un analyste qui ne se soutiendrait pas d'un nom. Car cette place est précisément celle de l'indicible, et qu'y épingler un nom serait abolir toutes les autres nominations.

Cette intervention du nom propre, nous rappelle si besoin était que toute cette topologie inaugurée par Lacan, il faut remonter aussi loin que son séminaire sur les *Relations d'Objet* pour voir comment il la fait démarrer à partir d'exemples pris à la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud, et notamment ce Witz fameux dit du Fat-Millionnaire. Il a pu retrouver là cette étoffe langagière du sujet qui est la langue ou encore le parlêtre, qui constituent, comme le pointe Jean-Claude Milner, dans son livre : *l'Amour de la langue* (p.66) : "le point où la langue et l'inconscient s'articulent ". Ce n'est que dans ce contexte qu'on peut concevoir que le phallus-à-l'Autre puisse être : « ce qui incarne, non pas le désirable, l'*eromenos*, bien que sa fonction soit celle du facteur par quoi quelque objet que ce soit introduit à l'objet du désir, mais celle du désirant, de l'*éron*, c'est en tant que l'analyste est la présence, support d'un désir entièrement voilé qu'il est "Che vuoi?" incarné (Id. p.433). Ici Lacan nous donne la recette de la confection du cross-cap : prendre un tore, l'ouvrir et appliquer sur cette ouverture un quadrilatère sur lequel s'applique un huit inversé (Id. p.434).

Lacan consacre pratiquement les sept dernières séances de son séminaire (à partir de celle du 16 mai 1962) à l'étude du *cross-cap*, ou encore bonnet-croisé, et c'est le concept même de lieu qui se trouve interrogé d'entrée de jeu à cette occasion. Le plan projectif se présente, au même titre que la sphère ou le tore, d'abord comme une surface close mais qui a la particularité de posséder une *ligne de pénétration* qui rend confusionnelle la différence dedans-dehors. Sur cette surface développée dans la quatrième dimension "la nature des rapports structuraux qui constituent la surface sont présents en chaque point: la face interne se confond avec la face extérieure pour chacun de ses points et de ses propriétés" (Id. p. 441).

D'autre part, en tant que volume cette surface enveloppe un vide. En tant que lieu du signifiant elle conjoint, "noue la discontinuité avec ce qui est l'essence du signifiant, à savoir la différence" (Id. p.443). En tant que surface d'inscription le plan projectif, ou encore asphère, est prêt à engrammer sous forme de mémoire un certain nombre de coupures, de dits produit par l'effet d'une hâte en logique, dont l'essence anticipante permet de distinguer la synchronie propre à l'inscription de la simultanéité qu'imaginativement on lui suppose. Lacan insiste sur l'effet de "scandale produit pour notre intuition de ce rapport des deux faces de l'asphère" pour autant qu'une surface de Möbius, et donc une surface unilatère, en est la meilleure illustration (Id. p.444). La coupure, le quadrilatère représenté par un poinçon, qui sont à la racine de cette surface, sont ce que Lacan propose de lire  $S \diamond a$ , à savoir, « Le sujet en tant que marqué par le signifiant est proprement dans le fantasme, coupure de 'a' » (Id. p.446).

#### 4°. Le franchissement du plan de l'identification

Nous voyons que les rapports du sujet au monde, à ce qu'on peut appeler sa réalité, en tant que sous-tendus par le principe de plaisir, se réduisent à ses rapports à l'objet petit 'a' dans le fantasme et que le cross-cap est la figure topologique choisie par Lacan pour rendre compte de ce rapport.

Ce rapport est le corrélat sur le plan de l'énonciation, dans le graphe de Lacan (*Écrits*, p.817) de ce qui sur le plan de l'énoncé fonctionne comme image spéculaire, à condition d'intervertir dans ce graphe les places de  $i(a)$  et de  $m$ , autrement dit du moi et de l'image spéculaire. Cette erreur dans le graphe n'est pas sans rapport avec cette "fausse décussation, ou croisement" (Id. p.456) qui fait la structure du bonnet croisé. Il y a en effet dans cette structure un point qui se trouve escamoté, caché, et c'est cette disparition d'un trou (du fait de la présence phallique) qui rend apte l'asphère, et notamment l'extrémité de sa ligne de pénétration, à figurer "le désir en tant que tel, autrement dit le manque" (Id. p.456).

"Ce point double et point simple à la fois, autour duquel est supportée la possibilité même de la structure entrecroisée du bonnet ou du cross-cap" (Id. p.457), c'est le phallus qui vient à la place du trou, mais ce point c'est ce que Pierre Soury conteste à Lacan, au sens où il souhaite une mise à plat de ce point qui rende mieux compte de ce qui s'y passe.

Pierre Soury note qu'il y a dans la topologie de Lacan deux périodes pour ce qui est de la mise en place du plan projectif : celle où il prend la forme du bonnet croisé, et celle où il prend celle de la surface de Boy. (C.N.S. p.12). Selon lui le plan projectif repassé sous forme de surface de Boy offre à considérer six types de singularités élémentaires: une ligne de pli, un point cartésien, une ligne de recoupement, trois dessus-dessous de la ligne de pli, trois quart-de-tour, trois fronces.

Chacune des ces singularités mérite de retenir notre attention mais notons d'abord que lorsque Soury dit (p.5) que le dessin dont se sert Lacan pour figurer le plan projectif dans son Séminaire XI (fautivement imprimé IX) "est un mauvais dessin", il pense au dessin qui se trouve à la page 244 du livre XI où Lacan affirme à deux reprises que *le franchissement du plan de l'identification* est possible. C'est là aussi qu'il pose cette question cruciale :

"comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? Cela est au-delà de l'analyse et n'a jamais été abordé. Il n'est jusqu'à présent abordable qu'au niveau de l'analyste, pour autant qu'il serait exigé de lui d'avoir précisément traversé dans sa totalité le cycle de l'expérience analytique" (Livre XI p. 245-246).

Or, Lacan postule que ce franchissement du plan de l'identification est possible par l'intermédiaire de la *séparation* du sujet dans l'expérience. De quelle séparation est-il question là? Est-ce que la démarche de Pierre Soury risque de nous apporter quelque lumière sur ce franchissement pour autant qu'il aurait quelque affinité avec la passe? Si tel est en effet l'intérêt de cette topologie reprenons avec Pierre Soury les événements élémentaires qui s'articulent pour former le surface de BOY.

D'abord la *ligne de pli*. Obtenue par exemple par le repassage d'une sphère et prenant la forme d'un cercle dans ce cas. Pour Jean Petitot ce pli s'analyse en termes de conflit ce qui nous situe au plus près de la clinique.

Pour Jean-Claude Terrasson ("Une écriture de contours", in *Littoral* n° 5 p.17) ce pli prend le nom de *graphème* et subit une axiomatisation qui permet de le classer. Au moins deux perspectives sont ainsi ouvertes. La première (Petitot, T C S, p.387) fait apparaître que "le pli est l'universel formel informant le signifiant au sens lacanien. Cet universel a été dégagé par Lacan sous le titre de *trait unaire*". La seconde vise la répétition de ce trait, de ce pli en tant que graphème susceptible d'articulations complexes.

Mais ce que Petitot montre mieux que d'autres, et en cela il est aidé par la théorie des catastrophes de René Thom, c'est la possibilité de l'effacement du trait, et donc du pli, sa capture en quelque sorte au profit de quelque autre équilibre obtenu au titre du résultat du conflit. En réalité ce qui se trouve effacé, refoulé, déplacé, l'est moins du fait de l'effacement de sa chose que de sa place, et c'est là un développement de la logique du lieu qu'il y a lieu de reprendre, ce que nous ferons plus loin de façon à comparer ce résultat avec ceux qu'apporte le livre l'Alain Badiou.

En second lieu vient *le recouplement* en tant que lieu de recouplement de deux nappes.

En troisième lieu s'inscrit ce que Pierre Soury appelle le point triple ou *point cartésien*, dont nous n'avons pas d'équivalent à proposer à partir d'autres travaux.

Le quatrième événement est *la fronce*. Donnée sans définition par Soury la fronce (T.P.S., p.396) est notée par Petitot comme "point commun d'évanouissement de deux plis". Le sommet de l'angle constitué par le recouplement de ces deux plis est nommé "centre organisateur" (p.399). Ce point conduit à une "déformation" ou un "déploiement" universels (p.375). Dans le cas de la fronce, et pour autant qu'un pli équivalait à une négation, ce centre organisateur, ce logos est la négation d'une négation.

### 5°. Le théorème de Lacan

Nous nous arrêtons en ce point de notre essai comparatif pour signaler que Petitot propose une autre classification des surfaces élémentaires en relation avec la théorie des catastrophes, si bien que les singularités "bec" ou "cusp", ou encore l'événement "queue d'aronde" qu'il décrit échappent aux considérations non-mathématiques résumées dans le cours de Soury (C.N.S.).

L'aspect dynamique de ce jeu de surfaces est accentué dans l'article de Terrasson puisqu'il envisage par exemple le "franchissement d'une fronce par un pli" ou encore le "franchissement d'un croisement de pli par un pli" (*Littoral 5*, p.21). Passé le moment de fascination dont ces formules nous sont l'occasion (sans oublier la non moins grande fascination de maints sujets des deux sexes pour le jeu de glissement qu'effectue le prépuce sur le gland) il convient de s'efforcer de mettre à plat cette fascination par le biais d'une approche topologique qui est loin d'être vaine.

Ces considérations somme toute triviales doivent nous renvoyer à ce qui est au fondement de la topologie, la question du topos, du lieu au sens des tropes de la rhétorique, et par extension: la question des voisinages, des entours et des enveloppes ou plongements à quoi sont soumis ces lieux. Ce qui illustre le mieux ce double aspect rhétorique (et donc de récit) et de conflit inhérent à ces considérations topologiques: c'est le conte. Conte sur lequel il nous faudra revenir en raison de l'avancée structuraliste dans ce domaine où, en tant qu'analystes, nous ne faisons que retrouver notre bien. Notre pratique de la parole, qu'à juste titre il faut entendre dans ses deux dimensions: celle d'une pratique de la langue mais aussi celle d'une révélation propre à la parole, nous rappelle que ce qui choit (sous forme de lapsus, par exemple) de l'articulation langagière, comme faute, comme manque de savoir, est repris comme vérité.

Une façon orientée de plonger dans le livre particulièrement dense d'Alain Badiou est d'envisager l'interprétation que cet auteur donne à ce qu'il appelle le "théorème de Lacan" (p.89) et qui s'énonce:



"Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». Cette interprétation nous importe compte tenu de la difficulté qu'il paraît constituer pour les esprits les plus avertis, ainsi Georges Mounin qui avoue qu'il y a là une phrase de Lacan dont il n'est jamais parvenu à faire l'exégèse ("*Sémiologie médicale et sémiologie linguistique*", in *Confrontations Psychiatriques*, 1981, n°19, p.55). Badiou, par contre, ne craint pas d'avancer qu' "un terme est ce qui présente le terme évanouissant pour un autre terme pour faire chaîne avec lui" (T.S.89).

Cette notion de terme évanouissant nous fait dresser l'oreille sachant ce que Lacan a pu articuler concernant un certain fading du sujet, et un inventaire du seul texte de son séminaire sur l'Identification montrerait que ce terme d'évanouissement, auquel s'ajoutent ceux de vacillation ou d'effacement, est d'une incidence tout à fait remarquable. En voici un échantillon :

"Observez que, dans cette disparition de la trace, ce que le sujet cherche à faire disparaître c'est son passage (de sujet) à lui. La disparition est redoublée de la disparition visée qui est celle de l'acte lui-même de faire disparaître. Ceci n'est pas un mauvais trait pour que nous y reconnaissons le passage du sujet quand il s'agit de son rapport au signifiant dans la mesure où vous savez déjà que tout ce que je vous enseigne de la structure du sujet, tel que nous essayons de l'articuler à partir de ce rapport au signifiant, converge vers l'émergence de ces moments de fading proprement liés à ce battement en éclipse, de ce qui n'apparaît que pour disparaître et réapparaît pour de nouveau disparaître, ce qui est la marque du sujet comme tel" (Id. 187).

" Ceci dit, si la trace est effacée, le sujet en entoure la place d'un cerne ; quelque chose dès lors le concerne lui; le repère de l'endroit où il a troué la trace, eh bien, vous avez là la naissance du signifiant. Ceci implique /... / le retour du dernier temps sur le premier, qu'il ne saurait y avoir d'articulation du signifiant sans ces temps " (Id. p. 187).

Voyons comment Alain Badiou introduit ce terme évanouissant. Dans une première partie de son livre il traite du "lieu du subjectif" [40] ; puis il enchaîne avec "Le sujet sous les signifiants de l'exception" qui est le titre de sa seconde partie. Nous puiserons l'essentiel de ce qui suit dans le premier chapitre de cette seconde partie, chapitre qui s'intitule : "De la force comme disparition, dont l'effet est le Tout d'où elle a disparu". Comme auteur Badiou se situe essentiellement sur le terrain de la philosophie et du politique mais sa démarche n'en passe pas moins par Mallarmé et Lacan et c'est d'eux qu'il semble tirer l'essentiel de ce qui lui semble nécessaire à définir ce qu'il appelle "les trois problèmes canoniques de dialectique structurale".

Ce sont dans l'ordre: le problème de la schématisation d'un inschématisable et donc de la mise à plat, ou encore de l'effet de chaîne. Ensuite, c'est comment faire disparaître ce dont on a eu besoin, en fait de force, pour procéder à cette réduction? C'est ce qu'il désigne comme problème du terme évanouissant. Enfin, "comment le non-être de la force évanouie peut-il causer le mouvement des places, et, mieux encore, leur tout? C'est le problème de l'action de la structure, ou problème de la causalité du manque" ( p. 73).

A l'emploi près du terme de force qui peut paraître un héritage freudien, mais que Lacan ne reprend pas dans le cas général à son propre compte, ces trois problèmes cadrent en effet fort bien avec l'effort déployé par Lacan pour promouvoir les concepts modernes de répétition et de franchissement. Avec sa notion de torsion Badiou ira jusqu'à rechercher les points d'arrêts, les points d'infranchissable que rencontre cette répétition. Pour Jean Petitot, l'événement fronce (au sens du centre organisateur) est un franchissement qui est l'effet du troisième point, très controversé de l'enseignement de Lacan : la causalité du manque.

Le cheminement qui nous est proposé par Alain Badiou passe par la définition d'un certain nombre de notions dont celle de clinamen tirée de l'atomistique ancienne et que Badiou pointe comme le fait de passer d'une différence forte, où s'éprouve la qualité de force du réel, à un espace combinatoire homogène, où c'est de termes de même espèce que se compose le processus" (T.S. p.75). En tant que "dialectique des principes " le clinamen préside à la production de rapports singuliers qui, s'exceptant de la loi, ouvrent la voie à des déviations, à des révoltes, à des subjectivations qui manifestent la libération d'un atome de la marque du lieu. L'opérateur d'involution que Badiou nomme clinamen permet de "projeter l'atome ainsi libéré dans le non-lieu", dans le hors lieu, que Lacan note comme nulle part (Id. 315), dans l'insituable (Id. 209), alors que Petitot parle de délocalisation (TCS p.388) ou encore de bifurcation d'une place (id. p.371), à moins qu'il ne s'agisse d'une forclusion.

### **6°. La causalité du manque et le terme évanouissant**

"A-spécifique, hors nécessité, hors-lieu, inesplaçable, infigurable", autre nom du hasard : le clinamen est le réel de Lacan. "C'est d'un Un scindé par le clinamen que se compose l'accrochage multiple du Tout " (T.S. p. 78).

Ce réel, dont on peut se demander si c'est de lui que Badiou parle pour dire qu'il "n'introduit pas la moindre once d'irrationnel" (idem p.78), ce qui signerait son ralliement à la formule contestable du : « tout ce qui est réel est rationnel ».

Ce clinamen pourrait bien faire office de principe cosmologique au regard de ce tout qui s'en soutient. L'important est que pour Badiou le rapport: atome déviant/atome normal doit être évanescent. Son opération c'est « le hasard vaincu par le mot, le clinamen aboli, la nécessaire défiance barrée" (p.79). En somme le clinamen n'a lieu que pour disparaître. Comme le phallus, il est in-soumis à une certaine pesanteur, à une certaine pente qui lui donne pourtant son nom. Le terme évanouissant (doit-on parler ici de phallus réel?) "est passeur sur places de la force". Ce qu'il signe c'est l'effet "d'un coup de force" (idem. p. 81). A titre d'illustration de ce qui précède Badiou dira: "Oui! le mouvement de masse est le terme évanouissant de la concaténation événementielle qu'on nomme histoire" (p. 81).

Les masses déviantes "esplacées sont l'histoire, plutôt qu'elle ne la font" (idem). Ce terme évanouissant a une puissance causale (idem. p. 83) : "le mutisme de la foule est ce par quoi elle produit /.../ le concentré représentatif et illuminant de l'art" (p. 84). "La foule est terme évanouissant pour l'art)", clinamen qui disjoint du langage usuel /.../ le poème, organisation langagière propre à expliciter : "les rapports rares ou multipliés et à simplifier le monde". Cet évanouissement, Badiou le rapproche de l'annulation de la nomination de soi-même dans la force de la foule (ruisseler, se confondre) " (p.85).

Pour nous résumer, il apparaît qu'afin de passer quelque chose, le sujet (identifié à ce phallicisme évanouissant d'un réel que Badiou nomme clinamen) doit se dissoudre dans la foule et devenir "cause du tout" (T.S. p.87). Lorsqu'il dit que le terme évanouissant n'est aucun des éléments du Tout, nous pensons aux idées de Milne concernant la Création du Tout, et sa façon d'annuler de l'échelle du temps le temps-zéro, le temps causal, où se concentre toute la force du Créateur. Mais ce qui fait la différence entre la conception de Milne de la cause première et celle de la causalité du manque est que ce manque, "cette cause absente", est toujours réinjectée dans le tout de son effet. D'où le théorème de la dialectique structurale qu'énonce Badiou : " pour que s'exerce la causalité du manque, il faut que tout terme soit clivé" (T.S. p.89). En effet :

"Un élément de la combinatoire s'inclut comme singulier, mais ne se lie aux autres que sous l'effet d'une totalisation manquante (ce que Lacan nomme le pas-tout) dont il présente le bord,  $(a/a_0)$  s'accroche à  $(a_0/a)$  par l'évanouissement qui leur est commun de leur bord  $a_0$ , d'où procède qu'ils soient totalisables. /.../. Que le terme évanouissant présente lui-même  $a_0$  pour s'accrocher à  $a$  ; que l'on ait le théorème de la chose:  $(a = a_0) \rightarrow (aa)$ , qui lie le clivage à la consistance : tout cela n'est rien d'autre que la forme générale du théorème de Lacan" (T.S. p. 89).

Qu'ici aussi Georges Mounin doive donner sa langue au chat c'est bien entendu dû aux nombreux sauts de puce que nous avons dû accomplir à travers le texte de Badiou, encore que la clé de l'intelligibilité de son texte soit aisée à retrouver si l'on tient compte du fait que "l'équation du clivage :  $a (aa_0)$  (T.S.88) est construite selon le modèle de l'équation de la scission du lieu :  $A = AA_p$  que Badiou met en place dans la première partie de son ouvrage; scission qui se produit entre un lieu non-situé  $A$ , que Badiou nomme Horlieu, et le lieu  $A_p$  qui est le plongement de  $A$  dans un espace de placement nommé Esplace.

### 7°. L'opposition privative et le schématisation de la différence

Les difficultés qui surgissent à la lecture du livre de Badiou sont inhérentes à la visée de son propos qui est de se poser en praticien de la révolution et donc de déplacer la place traditionnellement assignée au philosophe, celle d'un valet du Maître, selon la division impitoyable des quatre discours qu'introduit Lacan, pour la dialectiser en quelque sorte et résoudre à la fois l'aporie des rapports entre la pratique et la théorie.

Plus modeste à maints égards, le propos de Jean Petitot reste au plus près d'une théorisation du lui tient à cœur et qui est celle qui schématisme catastrophique qu'il tente d'appliquer au carré sémiotique greimasien. Réduisant les exemples au plus strict nécessaire, sa démonstration nous paraît plus complète et surtout plus convaincante. Nous y revenons car son travail nous a suggéré tout un ensemble de réflexions d'ordre clinique.

Son point de départ est constitué par une distinction qui nous intéresse éminemment qui est celle qu'il montre entre l'opposition logique et l'opposition privative. Petitot constate que "notre rationalité est mortifère parce qu'elle n'a jamais pu ni su faire passer au réel l'être catégoriel du sens" (T.C.S. p. 351) et qu'on se trouve ainsi

« confronté à un acte et à une fixation théoriques dont le statut est assez singulier puisqu'il s'agit de reconduire a priori à la sémantique des modèles qui ex-sistent à la sphère du sens et qui lui sont même hétérogènes /.../. Or les modèles catastrophiques sont de tels modèles et leur découverte par René Thom constitue à ce titre une authentique rupture épistémologique » (idem. p.352).

Il rappelle qu'après Propp et les "*Mythologiques*" de Lévi-Strauss il apparaît qu'une classe de récits se trouve organisée suivant des structures élémentaires éminemment stables et prégnantes, par de véritables champs morphogénétiques ou chréodes narratives" (idem p.354). Or, le carré sémiotique, décrit par Greimas en 1970, constitue une telle structure élémentaire, (nous passons ici sur les prédécesseurs de Greimas dans cette voie, tels Aristote ou Boèce, dont pour sa part Lacan a pu s'inspirer directement, voir par exemple le schéma figurant à la page 273 de l'ouvrage de Pierre Courcelle : *Les lettres grecques en Occident* ; E. de Boccard Édit, 1948).

Ce carré sémiotique comporte deux types essentiels de différences :

1) A versus non-A (opposition logique), avec son pendant : marqué/non-marqué (opposition privative )

2) A versus B : opposition qualitative.

Or, Petitot s'intéresse à l'aporie présentée par l'opposition privative puisque le terme A peut s'opposer à la fois à B et à non-B. Il y a là une équivocité qu'il relève et qui n'est pas inscriptible autrement que dans une syntaxe topologique. Il y a là matière à décision qui dans le cas greimasien se solde par l'apparition d'un reste, d'un "refoulé méthodologique", (T.C.S. p.360) que la schématisation catastrophique permet de prendre en compte. Signalons au passage un autre écart qui nous est essentiel, en tant qu'analystes et qu'argumente Petitot: celui qui s'introduit "entre le sémantique comme corps (lieu de la trace) et le sémiologique comme code (lieu du lexique).

Écart que suture dynamiquement le logos de la grammaire narrative sous l'hypothèse d'une coïncidence toujours déjà assurée du trait à lui-même ... (T.C.S. p. 365-366). Petitot affirme que la seule approche d'un sématisme de la différence, et de la non-identité à soi de la marque en tant qu'impensé radical, forclos dans l'écriture logique (T.C.S. p.366), c'est celle:

"lacanienne, du trait unaire, c'est-à-dire l'opération par laquelle Lacan a détourné l'alogon du trait de l'horizon du signe pour en faire le principe de l'identité paradoxale du signifiant comme tel (articulé à la structure de l'Autre et de l'objet 'a' comme cause du désir) ".

### 8°. Le cross-cap

L'intérêt clinique de la mise en catastrophe de l'opposition privative nous apparaîtra si l'on retient qu'elle correspond à la catastrophe pli en tant que "déploiement universel (de dimension 1) du logos instable consistant en un point d'inflexion" (collapse d'un maximum et d'un minimum en position de destruction mutuelle; T.C.S. p. 384). « La nouveauté radicale, dit Petitot, absolument impensable logiquement, est celle qu'introduit la notion de présupposition entre une présence et une absence. Cette présupposition n'est pas sans rapport avec ce que Lacan appelle "l'erre des pressentiments", ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, pour autant que « dans la catastrophe pli l'absence de la place admet pour présupposé la place marquée » (p.385). Ce qu'il s'agit ici de dépasser c'est "le présupposé primaire de la logique" (p. 381) qu'elle est dans l'impossibilité de thématiser comme telle, du moins dans l'optique positiviste qu'elle sous-tend. De la même manière et pour les mêmes raisons Lacan tente avec le cross-cap d'obvier à une certaine intuition millénaire, à un préjugé, qui voit dans la sphère le modèle idéal unique pour l'exploration du champ du psychisme.

Ce que le cross-cap introduit est un chiasme ("une fausse décussation", dit Lacan) que Petitot explicite à partir du point d'inflexion en tant que point d'équilibre instable, faisant transition entre un en-deçà et un au-delà. L'en deçà étant le maximum (symbolisant la présence) et le minimum (figurant l'absence), tandis que l'au-delà offre deux interprétations possibles: celle, hystérique, d'une délocalisation, d'un évanouissement des places [cf. Figure n°1 en fin de texte; le fait de tirer dans le sens des flèches conduit à la disparition à la fois ce minimum et de ce maximum] et celle, obsessionnelle, d'une négation, qui porte sur une identité qui manque à sa place. Le chiasme entre délocalisation par refoulement et négation « schématise, dit Petitot, ce que Freud a introduit sous le nom de dénégation ».

Toutefois le problème que soulève pour Lacan la question de la négation en français n'est pas tellement celui de la maximalisation de la présence en tant qu'abolie, que celui de sa réduction à rien, encore que ce rien ne soit pas tout à fait nullifiable. Ceci est sensible dans des remarques comme celle-ci (Id. p.166):

« Originellement, "je n'y vais pas " peut s'accentuer d'une virgule: " je n'y vais pas pas", si je puis dire ; "je n'y vois point ", même pas un point ; " je n'y vois goutte ", "il n'en reste mie" ; il s'agit bien de quelque chose qui, loin d'être la connotation d'un trou de l'absence exprime bien au contraire la réduction, la disparition sans doute mais non achevée, laissant derrière elle le sillage du trait le plus petit, le plus évanouissant ».

Il serait tentant de dresser la liste des usages auxquels Lacan destine le cross-cap. Le premier, et sûrement le plus inattendu, est sa mise au service d'un parallèle entre ce cross-cap pris comme modèle et l'embryon. Voici un passage où ce que Lacan appelle le point-trou du plan projectif est comparé au nœud de Hensen :

" /.../ la formation du canal chordal qui se produit au niveau de ce nœud de Hensen, avec une façon de se propager latéralement, donne l'idée qu'il se produit là un processus d'entrecroisement, dont l'aspect morphologique ne peut pas manquer de rappeler la structure du plan projectif, surtout si l'on songe que le processus (qui se réalise de ce point appelé nœud de Hensen), est en quelque sorte un processus régressif; à mesure que le développement s'avance, c'est dans une ligne, dans un recul postérieur du nœud de Hensen que se complète cette fonction de la ligne primitive, et qu'ici se produit cette ouverture vers l'avant, vers l'entoblaste de ce canal /.../" (Id. p.502).

Ce "point-trou " (Id. p.504) formé par l'accolement de deux bords (Id. p.507) est successivement dit par Lacan "point d'impossible" (Id. p.512) puis "point phallique" (520), avant qu'il ne lui reconnaisse une fonction structurante (Id. p.528) qui résulte de sa "fonction paradoxale et organisatrice" (Id. p.507) comme "point d'origine de l'organisation de la surface du plan projectif " (Id. p.506). C'est en somme un centre organisateur tel que l'on en décrit dans la croissance de l'embryon, expressément évoqué par Lacan dans sa séance du 28 février 1962 (Id. p.228).

Le second usage est essentiellement critique et dénonce précisément la perspective ouverte par ce pressentiment qui pousse divers auteurs à donner des prolongements biologiques à une certaine conception du monde et de la nature, calqués sur leur vision à proprement parler théologique du monde. Se trouvent visés par cette critique et l'objet goethéen, qualifié de "cosmogène" (Id. p.540), et l'objet kantien qui subit le traitement suivant :

" Si tant est, comme nous le dit Kant, qu'il y a une esthétique transcendante j'y crois : simplement je crois que la sienne n'est pas la bonne parce que justement c'est une esthétique transcendante d'un espace qui n'en est pas un, d'abord, et secundo, où tout repose sur la possibilité de la réduction de quoi que ce soit qui soit tracé à la surface qui caractérise cette esthétique de façon à pouvoir se réduire à un point, de façon que la totalité de l'inclusion que définit un cercle puisse se réduire à l'unité évanouissante d'un point quelconque autour duquel il se ramasse ; d'un monde dont l'esthétique est telle que, tout pouvant se replier sur tout, on croit toujours qu'on peut avoir le tout dans le creux de la main " (Id. 265).

Le cross-cap présentifie en effet un certain type d'objet qui a un certain rapport avec le monde de la pensée (Id. p.520). Conçu comme ressort, comme mouvement de ce monde, le monde de la pensée est ce sur quoi débouche la logique de l'objet du désir. Mais le désir lui-même reste a-cosmique (Id. p.512) et le biologisme que l'on prête à Freud est une contre-sens (Id. p.522).

Le troisième usage que Lacan fait de ce cross-cap est révélateur de ce qu'il en est de la structure du fantasme pour autant que les effets spéculaires du fantasme sont ce qui demeure lorsque le cross-cap se trouve en quelque sorte démembré (Id. p.542), évergé (Id. p.514), énucléé (Id. p.509), de sa pièce centrale. De cette perte de l'objet partiel s'origine en effet ce que Lacan appelle "l'illusion de la cosmicité du monde " (Id.542). Cet objet 'a' surgit :

"au point de perte du signifiant, au point de défaillance de l'Autre, parce que cette perte c'est la perte de cet objet même, du membre jamais retrouvé d'Horus démembré ; cet objet, comment ne pas lui donner ce que j'appellerai parodiquement sa propriété réflexive, si je puis dire, puisque c'est de lui qu'elle part, que c'est pour autant que le sujet est d'abord et essentiellement coupure de cet objet que quelque chose peut naître qui est cet intervalle entre cuir et chair /.../ entre perception et conscience ... ( idem. ).

Le rapport de cet objet à l'image du monde qui l'ordonne constitue ce que Platon a appelé /.../ la dyade à condition que nous nous apercevions que dans cette dyade le sujet \$ et l'objet 'a' sont du même côté ; /.../ être et pensée sont du même côté, du côté de cet 'a'. L'objet 'a' c'est l'être en tant qu'il est essentiellement manquant au texte du monde. Et c'est pourquoi autour de l'objet 'a' peut se glisser ce qui s'appelle le retour du refoulé, c'est-à-dire qu'y suinte et s'y trahit la vraie vérité qui nous intéresse ... ".

Nous signalerons un quatrième et dernier effet du cross-cap qui est d'ordre combinatoire. Sa partition en une part non-spécularisable et une autre perméable aux effets de symétrie, sous la forme d'un huit intérieur traversé par un anneau, permet l'insertion du fantasme dans une série de nœuds dont l'exploration sur le plan de la clinique reste à faire. Cette façon qu'a Lacan de mettre le fantasme (en tant qu'il a tous les traits que Freud prêtait au complexe du prochain, au *Nebenmensch*), si l'on peut dire à toutes les sauces, doit nous éclairer sur les prolongements à venir à son enseignement.

Cette mise en parallèle de quelques textes à contenu topologique proche des tentatives faites en ce sens par Lacan, ou directement inspirées par ses avancées dans ce domaine mériterait d'être poursuivie. Nous la laissons donc en chantier espérant qu'elle fournira l'occasion d'un plus large débat.

Figure n°1

Maximum

